

Profil de *Nouvelle*

Philippe San-Marco ou l'impossible sérénité

S'il est une personnalité atypique, dans les milieux qui composent le paysage et les mentalités propres au parti socialiste en Provence, c'est bien Philippe San-Marco.

Le fils spirituel de Gaston Defferre, n'a, en effet, rien du profil du militant, de l'élu ou du Notable moyen du parti à la Rose. Tout au moins, tel qu'il se rencontre et se pratique dans le sud de la France. Car, en d'autres régions de l'hexagone "le cas" Philippe San-Marco, serait beaucoup plus banal.

Le député de la 3^e circonscription de Marseille (2 et 7^e arrondissements plus moitié du 1^{er}), est ce qu'on appelle "une tête bien pleine" et pour les dames — ce qui ne gêne rien — "une tête bien faite".

Brillant sujet, énarque, organisateur, il n'a pas construit sa carrière, sur le clientélisme — qui pourtant, ici, fait souvent les "bêtes" politiques — ni sur le serrement de mains...

Il a tracé son itinéraire sur des idées — enracinées dans la tradition d'une gauche de rigueur et de travail — et sur une discipline de fer, toujours renouvelée, exigeante, sans artifice.

Quand Gaston Defferre, à la fin des années 70, l'appelle auprès de lui, en tant que Secrétaire Général de la Mairie, pour réorganiser les services municipaux, archaïques, sclérosées, trop nombreux, il ne se fait pas que des amis.

Les vieux caciques du parti socialiste, essaient de le freiner, essaient même de monter "leurs" personnels, contre ce beau ténébreux, qui ne respecte même pas leurs baronnies, au sein de l'Hôtel de ville. Il dérange, il nettoie, il mute, il modernise, il apostrophe. On le surnommait "le Saint-Just Marseillais"...

Un surnom, qui est d'ailleurs, loin de lui déplaire. Car fidèle aux idées de la Révolution, le personnage du conventionnel plaît à Philippe San-Marco...

C'est lui qui met la Mairie de Marseille à l'heure de l'informatique. Defferre est heureux du choix qu'il a fait. Il connaît "le petit", depuis sa naissance. C'est le fils d'un de ses premiers collaborateurs de l'après-guerre. Il l'a fait sauter sur ses genoux. Il l'a vu grandir. Philippe San-

aurait aimé avoir.

En 1981, il lui demande de franchir le Rubicon, de laisser le côté administratif d'une collectivité locale, pour passer de l'ombre à la lumière et devenir, à son tour, un homme public.

Suppléant de Defferre, aux législatives de juin 81, San-Marco, devient député, un mois plus tard, quand le Maire de Marseille prend possession, place Beauveau, du Ministère de l'Intérieur.

Réélu, à la proportionnelle en mars 86, puis d'extrême justesse en juin 88, face à Jean Roussel, quand le scrutin majoritaire à deux tours est réintroduit, il devient entre temps en 83, adjoint au maire, spécialiste des problèmes économiques.

Vieux rival de Michel Pezet, il se réconcilie pourtant avec lui, au moment où Robert Vigouroux lâche le PS, pour faire cavalier seul. Une fois de plus, Philippe San-Marco préfère ses idées à sa carrière personnelle. Cela lui coûtera cher. Il est battu aux municipales dans son propre secteur où il combat le bon docteur, le dos au mur, dans des conditions difficiles, qu'il sait désespérées. Mais qu'importe, d'abord le parti!

Aujourd'hui, il vient encore de faire parler de lui, en quittant le courant de Jean-Pierre Chevènement pour rallier le sous-courant de Louis Mermaz, lui même rattaché aux réseaux mitterrandistes.

Très tourmenté, idéologique, passionné, perfectionniste, rarement satisfait, compliqué, il déroute souvent.

En changeant, une nouvelle fois de courant, il essaie de se démarquer de la direction départementale, à majorité pézétiste — qu'il n'avait rallié, que pour sauver le PS, face à la sécession vigouriste. Le voilà, de nouveau, à la recherche d'on ne sait quel absolu.

Philippe San-Marco ou l'impossible sérénité.

Gérard Mathieu

**VOUS VOULEZ
TOUT SAVOIR**

sur la vie économique et sociale
de Marseille et de la région

Abonnez-vous aux